

semblent avoir été pris en flagrant délit sur les bords du canal, après un jour de pluie. Pauvre Ste. Anne! pour un pays qu'elle a toujours si bien traité, elle n'a pas à s'en féliciter. Faut-il accuser l'artiste seul?... j'espère que non : il a probablement voulu n'en faire que tout juste pour son salaire. On en a vu, quand la nécessité était grande, qui n'ont pas attendu qu'on leur répêât deux fois cette phrase superbe commune à une espèce d'amateurs : "*Allez toujours, nous ne tenons pas à la peinture la plus fine ; pourvu que cela étonne nos gens !.....*"

Il est à regretter que les corporations, qui ont toujours au milieu d'elles des hommes de goût et de connaissances spéciales, ne leur confient pas exclusivement la direction des travaux de cette importance : ils sauraient prendre les mesures nécessaires pour arriver à des résultats plus satisfaisants ; et elles ne feraient pas des frais inutiles. A quoi sert-il d'accomplir des choses mauvaises, quand on peut si bien s'en dispenser ? En fait d'art, tout ce qui n'est pas conforme aux règles du beau et du vrai, est faux et laid. Le médiocre ne vaut rien, et ne peut convenir qu'aux natures dépourvues. Or, on aura infailliblement du médiocre et du mauvais si l'on veut choisir et pousser les peintres comme les maçons et les payer au mètre.

Une œuvre sérieuse ne peut pas s'achever en un jour. Demandez combien de temps Michel-Ange a pris pour couvrir son plafond de la Sixtine qui n'est pas plus grand que celui d'une de nos salles de concert ; combien d'années de labeur ont exigé de Raphaël et de ses cinquante élèves, les *stanze* du palais pontifical, et ce qu'il a fallu d'études préliminaires et de travaux constants pour compléter les belles compositions qui décorent le palais des beaux-arts, à Paris, et les églises de St. Vincent de Paul et de St. Germain des Prés.

Il existe en Amérique une hâte de jouir de l'accomplissement de toute entreprise nouvelle qui est souvent funeste au progrès du goût : on veut improviser des merveilles, peut-être pour qu'on nous en félicite plus tôt ; on veut même les faire jaillir toutes brillantes, de l'inexpérience et de l'impossible, comme l'eau du rocher sous la bague de Moïse ; et il arrive qu'on manque son miracle, que les gens plus clairvoyants dans le beau s'amuse, que les payeurs sont perdants et que les générations qui succèdent se trouvent fort embarrassées de nos improvisations. En effet, une œuvre mal faite est d'abord à défaire puis à refaire ; que devient alors l'avantage du bon marché qu'on croyait avoir fait ? Non, ce ne sont pas là les résultats qui doivent couronner des intentions, aussi méritoires que celles qui ont présidé aux travaux dont je viens de parler.

N. BOURASSA.